

Voyage au bout du jour *La Brunante* de Fernand Dansereau

Mariève Desjardins

Volume 25, numéro 3, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, M. (2007). Compte rendu de [Voyage au bout du jour / *La Brunante* de Fernand Dansereau]. *Ciné-Bulles*, 25(3), 10–11.

Voyage au bout du jour

MARIÈVE DESJARDINS

En 1967, Fernand Dansereau portait à l'écran *Ça n'est pas le temps des romans*, un « tiers de film » de 28 petites minutes. Après avoir longtemps espéré offrir une suite à ce qu'il a souvent considéré comme son film le plus achevé, le cinéaste revient à la charge. Avec *La Brunante*, il clôt ainsi une aventure cinématographique amorcée il y a 40 ans avec sa comédienne fétiche de l'époque, Monique Mercure. Le contexte de ce retour fait du dernier long métrage de Fernand Dansereau un film-événement.

1967. Dans le tohu-bohu matinal, Madeleine sert le petit-déjeuner à ses enfants, sous le regard exaspéré du mari. Il claque la porte, lassé de cette « vie de sauvages ». Puis, par un bel après-midi ensoleillé, alors que les enfants pataugent dans le lac, Madeleine rêve au soleil. Ses pensées vagabondent entre ses fantasmes de femme, son rôle de mère et ses préoccupations d'épouse. Sans trace de drame, elle interroge sa vie de couple et, plus amplement, le sens de son existence. *Ça n'est pas le temps des romans* offre un moment de suspension.

Affranchie du ronron quotidien, Madeleine prend une pause. Elle est dans la fleur de l'âge, en plein contrôle de son univers. Pourtant, dans sa beauté reflétée dans la glace, le vieillissement plane.

Quarante années passent. Devant le miroir, Madeleine maquille son visage transformé par l'inexorable course du temps. Ses gestes cent fois répétés sont saccadés, impatients. Elle vient d'apprendre qu'elle souffre de la maladie d'Alzheimer. « Ça suffit maintenant. Tu ne me feras pas vivre ça », prononce-t-elle devant la glace, le regard à la fois résolu et chargé de tristesse. Au lieu de se laisser mourir à petit feu, on devine son désir d'en finir. Avant de partir, elle veut toutefois revoir les lieux qu'elle a aimés, ceux où elle a aimé. *La Brunante* capture ainsi un point tournant, une nouvelle remise en question dans la vie de Madeleine, la dernière avant que sa conscience la quitte et qu'elle se perde dans le tunnel de l'oubli. Dernier passage, dernière ballade, dernière tranche de lucidité. C'est sur le chemin des dernières fois qu'elle croise Zoé (Suzanne Clément), une jeune

femme blessée, seule et sans attache, qui chante son désespoir au piano d'un bar paumé. C'est elle qui conduit Madeleine dans son ultime voyage. Au fil d'un *road trip* chargé de retours en arrière, une complicité se tisse entre les deux femmes en déroute.

L'alzheimer est une maladie cruelle, qui affecte autant les victimes que l'entourage. Dans une société vieillissante, sa transposition au cinéma est de plus en plus fréquente et reste très évocatrice. Dans *Away from Her*, Sarah Polley explorait la maladie du point de vue d'un homme qui voit sa femme sombrer. Fernand Dansereau cherche plutôt à explorer la détresse ressentie par la malade. Si Madeleine rigole parfois de ses oublis, de ses errances et de ses sautes d'humeur — comme dans la scène où elle s'enrage contre sa voisine qui met d'horribles grenouilles en plastique dans sa cour arrière —, elle est surtout confrontée à l'effritement graduel de son univers. Elle perd ce qui est le plus précieux au terme d'une vie : les souvenirs accumulés des moments de bonheur. À cet égard, l'utilisation des retours en arrière, tirés du film de 1967, était inévitable. Ces parcelles du passé reviennent hanter la protagoniste. Des chansons qu'elle fredonnait à ses enfants, il ne reste que des paroles fuyantes. Le fait que ces retours en arrière montrent une Monique Mercure rajeunie et au sommet de sa beauté, et non une reconstitution, offre un soupçon de vérité documentaire qui décuple la puissance affective du film. Devant les images de jeunesse, les affres du vieillissement ne sont que plus apparentes. Le dialogue tracé entre les deux films donne de la profondeur au personnage de Madeleine. C'est en effet à



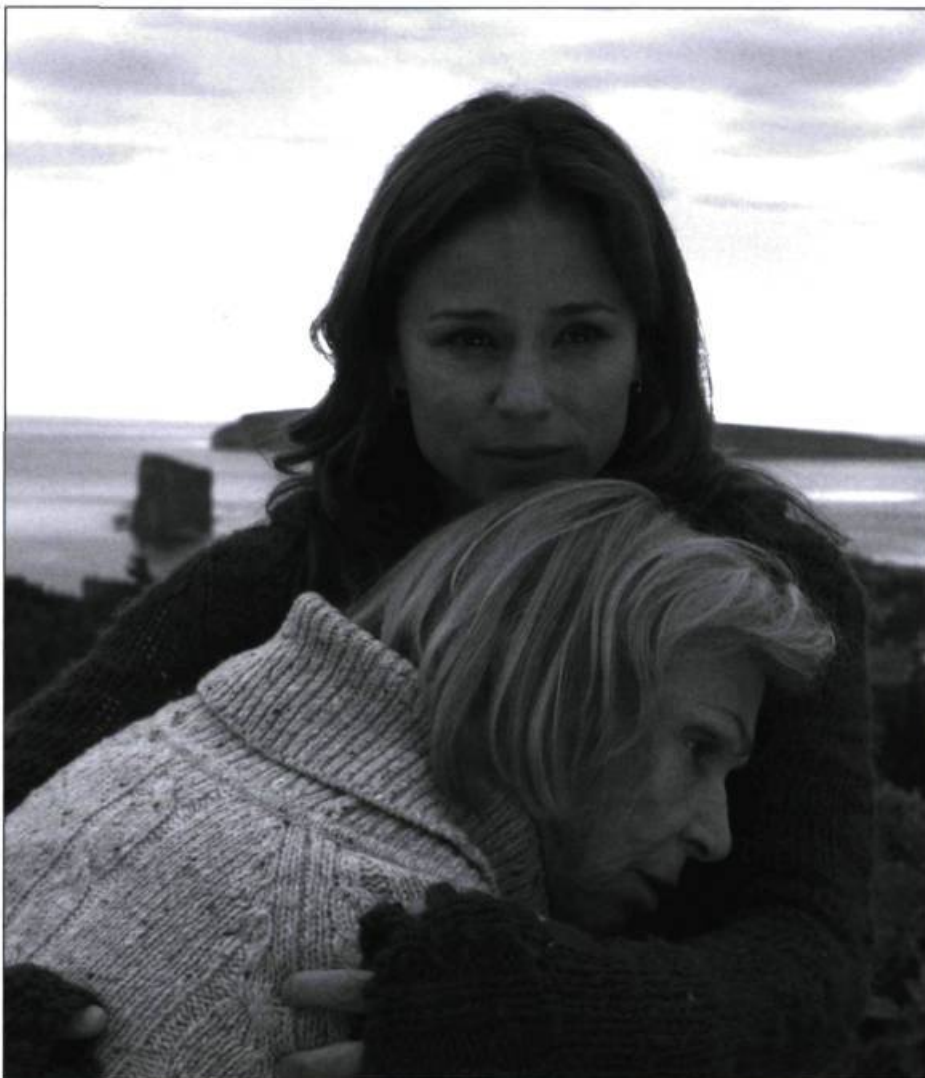
Zoé (Suzanne Clément) et Madeleine (Monique Mercure) — PHOTO : JEAN DEMERS

la lumière de son passé que le spectateur prend toute la mesure du drame qu'elle vit.

Des bribes du passé de Zoé refont également surface. Enrobées de tonalités grisâtres, elles contrastent avec la luminosité des souvenirs de Madeleine. Au cours du périple, la première découvre une force et reprend lentement goût à la vie. Elle quitte la noirceur pour aller vers la lumière, alors que la seconde effectue le trajet inverse. Elle doit accepter la fragilité de sa condition d'être humain. La quête initiatique des deux femmes s'opère donc à travers une passation. À partir du moment où Madeleine invite Zoé à entrer dans sa « maison » (ce que suggèrent d'ailleurs les paroles d'une chanson de Georges Dor dont on entend des extraits au fil du film : « Si tu venais dans ma maison / Tu verrais l'envers de ma vie / L'endroit de mes quatre saisons »), elle ouvre la porte aux joies de sa jeunesse, mais aussi à ses regrets et à ses déchirures, bref à son humanité. C'est justement ce contact humain qui manquait cruellement à Zoé.

Au-delà de la tendresse entre les deux femmes, le cinéaste explore leur lien de dépendance. Cela est métaphorisé lorsqu'un scientifique rencontré sur la plage renseigne les deux femmes au sujet des lichens (le mariage d'une algue et d'un champignon; la présence de l'un étant indispensable à la survie de l'autre). Malgré la maladresse de cette démonstration cousue de fil blanc, on retient l'importance cruciale des relations. C'est à travers elles qu'on existe, même après la mort. Ce constat offre une issue au drame existentiel de Madeleine. Alors que sa foi reposait sur le caractère sacré de la conscience, elle se demande ce qu'il restera d'elle quand sa conscience l'aura quittée. L'amour, le plus grand des mystères, est bien ce qui donne un sens à son existence.

À ce titre, une scène toute simple est éloquent : la jeune Madeleine regarde son bébé gravir une échelle pour monter sur le toit. Alors que ses autres enfants s'inquiètent, elle répond : « Laissez-le faire. Il est



La Brunante de Fernand Dansereau – PHOTO : JEAN DEMERS

capable. » On sent dans son regard de mère un amour inconditionnel et une immense confiance en la vie. Au lieu de craindre le pire, elle choisit de répondre au risque par la liberté et l'abandon. Quarante ans plus tard, la posture de Madeleine a changé. Devant les déceptions, les trahisons et la peur face à la maladie, elle vit l'amour comme une détresse. Or, c'est en s'abandonnant à nouveau qu'elle finit par accepter sa condition.

Avec **Ça n'est pas le temps des romans**, Fernand Dansereau explorait les possibilités du langage cinématographique avec des adresses à la caméra, un climat impressionniste et un point de vue à la limite du documentaire. Dans **La Brunante**, le cinéaste assagi — ou moulé par l'esthétique

du téléroman — opte pour une approche narrative conventionnelle où la parole est centrale. En dépit de quelques hasards un peu trop fortuits à partir desquels se noue la trame narrative, il s'agit là d'une aventure humaine touchante qui nous réconcilie avec l'idée de la fin. ■

La Brunante

35 mm / coul. / 100 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Fernand Dansereau
Image : Philippe Lavalette
Mont. : Hélène Girard
Prod. : Totale Fiction
Dist. : TVA Films
Int. : Monique Mercure, Suzanne Clément, Patrick Labbé, Stéphane Gagnon, Gaston Lepage, Vincent Graton, Caroline Lavoie